# Saveurs et senteurs dans *Le blé en herbe* de Colette

Sonia Pérez García
*Universitat Politècnica de València*

Jouissons de la vie et ne renonçons jamais aux plaisirs de la table, voici qui peut être une des maximes de l'œuvre de Colette (CARRAT, 1990: 90)[1]. Selon l'écrivain, en tout homme repose l'aspiration d'élaborer, de créer (en suivant des formules plus ou moins complexes), d'ingurgiter des plats: qu'ils soient raffinés, d'une richesse exhubérante ou d'une simplicité extrême, surtout, savourons sans hâte.

Car c'est dans le recueillement face à la table que l'homme se trouve en parfait équilibre avec le cycle qu'impose la Nature. C'est à travers le Fruit que la vie se reproduit et d'où découle le premier élément de survie de l'être humain.

En effet, manger est un besoin inhérent, irrémédiablement obligatoire si nous tenons à développer toutes sortes d'activités, si nous voulons nous *a-grandir* (en tous sens); notre santé en dépend. Cette nécessité première rentre donc dans l'ordre de la Nature, qui, à son tour, tentera de l'assouvir. Si la Nature propose, l'homme peut en disposer mais sans jamais en abuser –ce qu'il a de plus en plus tendance à faire. La mémoire collective oublie les règles d'or en massacrant son entourage.

Aussi les nécessités ont changé, le rythme de vie présupose une exécution rapide de la cuisine (peu fréquents sont les plats mijotés avec soin) et des repas (mangés la plupart sur le pouce). Quels cris d'indignation ne pousserait pas Colette face à cette dénaturalisation du concept manger, bien manger! Elle qui est capable de nous faire venir l'eau à la bouche avec la présentation d'un mets, la couleur d'un fruit ou la saveur d'une boisson.

1. «On peut se demander s'il y a chez Colette autre chose qu'une vertigineuse gourmandise, un appétit remarquable pour tous *Ces plaisirs* (…) qui sont, en fait un véritable hymne à l'univers: goûter ces plaisirs des sens, accepter cette fondamentale gourmandise, c'est en réalité pour Colette, rendre hommage à la générosité de la Mère Nature». (CARRAT, 1990: 90).

Les protagonistes du Blé en herbe, Phil et Vinca, sont en pleine communion avec ce sous-message latent; ils se meuvent à longueur de journée dans l'origan poivré, dans les potagers; ils boivent la mer à gorgées, s'imbibent de son essence.

> Il essuya, de la main, sa cheville, qui saignait écorchée, et lécha sur sa main le sang et l'eau marine qui mêlaient leur sel. (21)[2]

Philippe se trouve ici face à son frère sauvage, l'Océan; ils viennent de s'unir tous deux par un pacte de sang, leur sang, leur sel, leur vie, ne font qu'un puisque ces substances qui se joignent sont la quintessence même de chacun des conjurés.

Où commence l'Homme et où finit la Nature? Nous avons du mal à ne pas traiter ces jeunes gens d'«à moitié sauvages» puisqu'ils battent la Terre et sillonnent la Mer pour s'allaiter. Leurs corps, qui appartiennent à la crevette et aux crabes, sont lâchés à leur sort dans l'immensité de la Nature et reviennent vainqueurs grâce à leur instinct de survie, développé tout au long des années de jeux sous les proues de rochers, sur les premiers pommiers en fleurs.

Dès lors, savoir dinstinguer les saveurs ou nuancer les odeurs ne sera qu'un travail ardu déjà conquis. «Il arrivait qu'elle flairât l'air autour de lui, comme s'il eût, en secret, fumé ou mangé une friandise» (46). Ce reniflement est l'union de la sensibilité féminine et de l'inclination animale. Mais Phil aussi démontre ce penchant, «incapable de surveiller son estomac, les poches bourrées de fruits» (76); il achève sa réserve, il apaise sa faim devenant gourmand repu et ce vilain défaut qu'est la gourmandise aurait ici un rapport synonymique avec irrationalité. Gourmandise animale?

> Il s'assit, écossa le long des lances d'herbe les chapelets d'escargots grimpeurs dont les vaches sont friandes. (72)

Bien sûr!

Passages faisant écho de la naturalité des gosses s'entremêlent avec ceux qui font référence à la personnification de leur entourage, ainsi «au dessous d'eux, la mer claquait en drapeaux déchirés et léchait onctueusement les rocs» (26). Le ciel aussi se teinte de cette onctuosité, il est qualifié de laiteux. Le soleil, lui, «buvait la rosée», cet astre, si souvent considéré comme un personnage divin, humecte sa bouche brûlante de même que ferait Vinca avec une pêche juteuse.

«Philippe, subtil, né pour la chasse et la tromperie» (9), Vinca, féline «abaisse lentement la poche de filet dans une cavité où l'eau marine, immobile, révélait des algues, des holothuries, des 'loups', rascasses tout en tête et en nageoires, des crabes noirs à passe-poils rouges et des crevettes…» (10) tous

2. Toutes les citations appartenant à l'œuvre d'étude *Le blé en herbe* n'apparaitront qu'avec le numéro de la page entre parenthèses. Voir l'édition dans les références bibliographiques.

deux puisent l'aliment des ressources terrestres, ils festoient la crevette comme le mets le plus succulent qui soit, ici pourtant dépourvu de toute connotation pécuniaire.

La Nature[3] nous fait cadeau de ces biens, donc, prenons-les à pleines mains et mangeons-les à belles dents… Dame généreuse rira de notre santé[4].

Ces biens, ces ressources ne passent pas par un procès d'élaboration trop sophistiqué dans *Le blé en herbe*. Les menus sont simples, d'après ce que l'on peut déduire: soupes et potages, fruits, légumes, poissons -évidemment-, mais semblent être savoureux, bien que Colette cette fois n'ait pas daigné nous faire part de ses délicieuses recettes.

Cette parfaite harmonie, que nous voyions avant entre les enfants et le naturel, va se voir rompue par l'apparition d'un nouveau personnage qui entre en scène, Camille Dalleray. La dame en blanc habite une maison éloignée de la mer, de sa rumeur, des gazouillements des oiseaux marins, enfin de la nature sauvage et débordante qui caractérisait le cadre d'action de Phil et de Vinca; le «Ker-Anna» est une espèce de forteresse grillée, close, où l'intérieur invite au voyage lointain des sens. La fuite du rustique paraît être la ligne suivie pour sa décoration: tapis, coussins rouges, velours noirs, soieries orientales… Le mystère est là, la vie (lumière et chaleur) paraît être restée aux portes de «Ker-Anna»: «Il entra et crut perdre pied en pénétrant dans une pièce noire, fermée aux rayons et aux mouches. La basse température qu'entretenaient persiennes et rideaux tirés lui coupa le souffle» (39). Ambiance bien atypique pour une retraite bretonne.

En ce lieu, la présentation de la nourriture est aussi surchargée que l'intériorisme qui prédomine. Ce qu'elle offre est drapé de luxe, ainsi la chair du fruit reposera sur une pelle d'argent, jamais elle ne le proposera dépourvu d'éléments adjacents, comme peut être une liqueur d'odeur enivrante; elle ne croquera pas le fruit cueilli de l'arbre sans l'avoir soigneusement pelé, poudré ou arrosé.

Rien n'est fortuit, tout est pensé jusqu'au dernier détail: «Mme Dalleray ne semblait pas l'attendre et lisait. Mais l'ombre étudiée du salon, la table presque invisible d'où montaient les odeurs de la pêche tardive, du melon de Chypre coupé en croissants d'astre et du café noir versé sur la glace pilée le renseignèrent» (47).

---

3. Nous retrouvons aussi dans cet ouvrage «ce qui fera la gloire de Colette: une célébration élégiaque de la nature, l'amour des bois, des plantes et des bêtes, la revendication joyeuse de la liberté, l'exaltation des instincts». (DEL CASTILLO, 1999: 153).

4. En effet, Colette fut une bonne vivante et elle grossit très rapidement. Vers 1923, quand elle écrivait les dernières pages du *Blé en herbe,* elle fit savoir à son amie Marguerite Moreno qu'elle allait bientôt la retrouver à Paris, avec «mes 79 kilos et mon air faussement assuré, et en outre des cigarettes, des alfajores, un litron de porto (…) enfin mon cortège de provisions matérielles». (LOTTMAN, 1992: 234).

Personne ne gagnera la bataille sensuelle qui se livre dans ce coin de salon, d'une part, l'ombre de la table d'où paraît surgir le melon, rouge, rayonnant comme le soleil, tout feux, tout flamme, la vie surgissant des ténèbres; de l'autre, la noirceur du café fort, obscurité engouffrante qui se voit illuminée par cette glace pilée qui nous fait penser à un gros diamant miroitant en tous sens une lueur.

Madame sait s'y prendre… Elle invite Phil exactement à ce qu'il faut: à goûter. Si le convive avait été un homme, et non pas un adolescent de seize ans, elle lui aurait certainement offert sa table pour dîner; mais de par ce geste elle conquiert l'enfant par sa gourmandise en lui donnant des sucreries, des fruits, de l'orangeade. Jamais Phil, trop honteux, n'aurait accepté un autre type d'invitation, mais à un goûter nul ne peut renoncer à cet âge!

À la première collation, bien que tremblant de peur, il s'abandonnera à ce qu'on lui offre, il s'imprégnera d'une boisson qui aura sur lui l'effet irrémédiable d'un venin, apparemment sucré mais laissant un arrière-goût acide et amer.

> Depuis que Mme Dalleray lui avait offert un verre d'orangeade, Phil sentait sur ses lèvres et contre ses amygdales le choc, la brûlure de la boisson glacée. Il s'imaginait aussi qu'il n'avait bu de sa vie, ni ne boirait désormais une orangeade aussi amère. Et pourtant au moment où je l'ai bue, je n'en ai pas senti le goût… C'est après… longtemps après… (41)

Une fois senti ce goût, cette amertume dans son palais, il sent la peur de se réveiller dans le monde naissant du plaisir, la peur de la jouissance et de ses conséquences. Désormais, il *sait* que le goûter n'a été que le seuil de ce monde, et, pourtant rebelle, il se laisse vaincre par son imposante amphitryonne qui, «verseuse», lui offre du plaisir à flots, «peleuse», le dévêt de son innocence, serveuse, lui donne son corps mûr.

La métamorphose «du petit passant novice et bien tourné» s'est donc accomplie; il a connu le lit à travers la table. Maintenant le désir le ronge, il a faim et soif du corps de Camille (métaphore de l'aliment), de son sexe, et il contentera son appétit comme un mendiant affamé; mais cette «indigestion» le fait rentrer chez lui lourd de stupeur, comme un buveur gorgé:

> Il soupira, sincèrement indécis, pris, dès l'entrée à «Ker-Anna» d'une sorte de soif, et d'une sensibilité aux odeurs comestibles qui eût ressemblé à l'appétit si une anxiété sans nom n'eût en même temps serré sa gorge. (47)
>
> Il connaissait une naissante faim pour ce qui contente la main, l'oreille et les yeux. (67)

Ainsi, il ne délimite plus la frontière entre l'aliment spirituel et l'aliment physique ou charnel.

Mais rassasier sa faim sensuelle n'est pas suffisant pour être en bonne santé: le cycle doit se compléter; cependant, Phil, épuisé par ses excursions nocturnes

oublie de se sustenter, ce qui occasionne au début une maladie morale et ensuite une faiblesse physique. La carence alimentaire, l'inappétence, n'ont qu'un seul remède: la nourriture. C'est le poisson qui se mord la queue!

> – Je n'ai pas faim. Toi, tu veux goûter ?
> – Non, merci. Mon petit étourdissement m'a retiré l'appétit. (77)

Et d'autre part, ses désirs assouvis entraînent une perte de désir et de dynamisme, l'assoupissement dans la léthargie. L'aliment perd sa vertu, le corps perd sa santé et les sentiments perdent leur force; en effet il se lasse bien vite de son hôtesse.

Bien que les repas qui apparaissent dans *Le blé en herbe* soient peu nombreux nous voyons qu'ils sont en parfaite consonnance avec la familiarité régnante et l'ambiance simple et détendue de ce foyer; il existe un rapport direct de nourriture à maison: «La villa, louée tous les ans par les familles amies, sentait ce matin la brioche chaude et l'encaustique» (14). La chaleur de la brioche, frais émoulue du four, métaphorise la chaleur de la villa et par conséquent la vie humaine, l'activité de deux familles qui habitent sous le même toit.

Leurs souvenirs communs seront des souvenirs que l'on sent, que l'on mange: «Le vent laissait en repos la mer, mais chantait sous les portes avec une voix faible et tentatrice, chargée de souvenirs de l'an passé, qui parlait sourdement de marron glacé et de pommes mûres» (65).

Ces familles aisées, bourgeoises, malgré la simplicité qui les caractérise, n'oublient certainement pas l'importance de tout ce que comporte un bon repas. Vinca aussi connaît les valeurs sociales; les «Ombres» (tel est le nom que donnent les enfants à leurs parents) lui délèguent déjà des labeurs de maîtresse de maison (et on octroie à la cuisine une place d'importance dans ceux-ci), mais, même si cette jeune fille organise son monde comme une petite mère et partage ses devoirs de future épouse avec des jeux à pleins poumons, pour l'instant elle effectue les besognes adjointes à la préparation du repas, par exemple, elle le sert:

> Vinca servit le café. Elle évoluait roidement et sans heurt, avec une sorte de charme acrobatique. Un coup de vent ayant bousculé la table fragile, Vinca retint du pied une chaise renversée, du menton un napperon de dentelle qui s'envolait, et ne cessa point de verser, en même temps, un jet impeccable de café dans une tasse. (15)

Elle aide à maintenir l'ambiance de bienséance que présuppose l'étiquette sociale. Cette dernière considère essentielle la décoration de la table, donc Vinca l'ornera de dentelles ou de fleurs :

> Vinca, occupée de Philippe, remplissait pourtant tous ses devoirs de jeune fille, cueillait au jardin des viornes et des clématites pelucheuses pour la table; au potager, les premières poires et les derniers cassis. (30)

Elle ramène les primeurs et les fruits déjà mûrs du potager pour que les «Ombres» fassent des gâteaux, des desserts, des confitures, de la soupe avec de tendres légumes. Sans compter les crustacés et les poissons qu'elle prend un plaisir fou à dénicher de leur cavité marine et les petits gibiers d'une chasse qui est fructueuse grâce à son ami Phil.

Déjeuner sur les rochers, dîner familial ou banquet n'exigent pas la même tenue et la petite adolescente, qui sait déjà passer l'habit adéquat pour chaque occasion, instruit son compagnon, moins soucieux de cette formalité:

> – Un monsieur qui vient déjeuner! Papa a dit qu'on s'habille!
>
> Elle courait, toute mouillée, grande et garçonnière, mais fine, avec de longs muscles discrets. Un mot de Phil l'arrêta.
>
> – Tu t'habilles? Et moi? Je ne peux pas déjeuner en chemise ouverte, alors? (13)

Ailleurs, les maillots de bain substituent l'organdi blanc à volants et la chemise à col dur: «Par le plus beau matin d'août, Phil et Vinca décidèrent d'abandonner la table familiale et d'emporter, dans une anse à leur taille, leur déjeuner, leurs maillots de bain, et Lisette» (30).

Toute excuse est bonne pour faire bonne chère et chacun de ces petits festins change de menu selon s'il est familial ou avec invités, qu'il est en plein air ou à la maison…

> Il appela sévèrement Lisette quand la table fut mise, mangea les sandwitchs que lui beurrait son amie, but le cidre, trempa dans le sel la laitue et les dés de gruyère, lécha sur ses doigts l'eau des poires fondantes. Elle détachait pour Lisette l'arête des sardines, dosait la boisson, pelait les fruits, puis se hâtait de manger, à grands coups de ses dents bien plantées. (31)

Repas frugal, mais qui est consommé par tous les sens et qui abat sur eux un orage de goûts, de parfums et de lumière.

Si nous disions que dans ce livre les repas étaient peu fréquents, nous voyons que, par contre, les boissons apparaissent maintes fois. L'invité aura droit à une Chartreuse, cette liqueur verte ou jaune à base de plantes qui se boit comme digestif, et à du café, ce qui signifie que le cycle complet d'un bon repas vient de se fermer (sans doute commencé par des apéritifs).

Les deux familles amies ont l'habitude de boire du cidre, du champagne et du Pommery pendant qu'elles mangent. Et de ces trois boissons s'imprègnent aussi les plus petits qui ne sont pas considérés comme tels puisqu'ils ont accès à l'alcool de toutes ces bulles.

> Philippe alla devant (…) portant les havenets pour la pêche d'après-midi, et les filets où tintaient le litre de cidre mousseux et la bouteille d'eau minérale. (30)

La pureté de l'eau s'unit à l'enivrement du cidre, mais qui n'est considéré que comme l'évolution d'un fruit, le jus fermenté des pommes qui tant abondent en Bretagne, qui raffraîchit et aide à l'assoupissement heureux qu'est la sieste.

Le champagne, qui symbolise normalement le pouvoir monétaire, paraît ne pas apporter ce topique dans son scintillement, il est simplement la boisson qui aide à la bonne assimilation des aliments ainsi que le Pommery, vin mousseux qui arrose tous les plats mais que les petits doivent quand même consommer avec modération sinon…

> Ils furent tous deux à table, […]. Vinca de son côté, faisait l'enfant; elle réclame du champagne dès le potage: «C'est pour remonter Phil, maman!» et vida sa coupe de Pommery sans respirer.
>
> […] mais il voyait aux joues de Vinca, dans ses yeux, la flamme du vin mousseux et une sorte de folie prudente qui ne le rassurait pas. (88)

Colette aime jouer avec les contrastes, ici une fois de plus elle associe un adjectif (prudente) à un nom (folie) qui aucunement ne peut être qualifié de raisonnable. Mais les contrastes les plus décrits sont les clairs/obscurs: «Le feu d'un diamant brilla, reflété dans le cube de glace» (39); «Le feu du diamant au bord du verre… Le dé de glace, étincelant entre trois doigts pâles… L'ara bleu et rouge, muet sur son perchoir, et son aile doublée d'un plumage blanc rosé comme la chair des pêches…» (41). Autres contrastes: l'orangeade qualifiée d'amère ou «La masse refroidie du vin d'où s'évada l'esprit brûlant et léger» (50)…

Quand la santé vire au noir toutes les boissons pétillantes font place aux saines infusions (camomille légère) qui remettront l'estomac d'aplomb. L'écrivain a voulu lui donné ici des vertus digestives, donc avec connotations positives. Mais il n'est pas de même pour tous les restructurants, par exemple le benjoin sera teinté de dégoût bien qu'il soit utilisé en médecine comme balsamique et antiseptique.

> Le souvenir même du parfait qui fumait dans sa coupe paralysait, un temps, son appétit, lui infligeait des aberrations nerveuses:
>
> – Tu ne trouves pas, Vinca, que les crevettes sentent le benjoin, aujourd'hui? (41)

Il est significatif que l'on utilise le benjoin comme calmant pour combattre l'infection naissante et pour empêcher la corruption d'un corps… mais Phil est déjà allé trop loin…

Nous avons déjà signalé le jus d'orange comme la boisson qui va perdre Philippe. Colette a-t-elle voulu établir une comparaison entre Mme Dalleray et Ève? Toutes deux utilisent le Fruit pour obtenir leur souhait et les conséquences sont d'une part l'expulsion du Paradis et de l'autre la destruction, par la Dame en blanc, du paradis de l'enfance.

Vinca, la vierge, refuse, à un moment donné, un fruit à son ami:

> Elle venait de ramasser une petite poire tombée, mûrie précocement et musquée par le ver intérieur. Il l'entendit mordre dans le fruit, puis le jeter.
> – Qu'est-ce que tu fais? Tu manges?
> – C'est une des poires jaunes. Mais elle n'est pas assez bonne pour que je te la donne. (91)

Elle veut lui offrir de son mieux, se donner entière et sans corruption; sans corruption morale puisqu'elle est la première à s'ouvrir à Phil, elle désire connaître le plaisir, alors:

> Il connut contre ses lèvres la forme de la bouche de Vinca, le goût qu'elle gardait du fruit entamé tout à l'heure, l'empressement que mit cette bouche à s'ouvrir, à découvrir et à prodiguer son secret. (92)

Cette bouche, tant de fois décrite! Bouche qui symbolise chez Colette le bon état physique et moral, orifice par lequel on ingurgite la vie et où se posent tous les regards.

> Le bleu rare de ses yeux, ses joues assombries par le fard chaud qu'on voit aux brugnons d'espalier, la double lame courbe de ses dents brillèrent un moment avec une force de couleurs inexprimable… (31)
> Elle se retourna, montra au grand soleil ses joues comme la pêche brune, ses yeux d'un bleu définitif, ses dents blanches et le rouge intérieur de sa bouche. (54)

La bouche est organe sensuel par dessus tout et elle sert à se donner aux autres et non seulement à manger, à dévorer:

> – On le sait, va, que tu n'as apporté que ta bouche pour manger! cria Vinca. Ah! ces hommes!… (31)

Si l'été s'achève, le livre touche à sa fin et il le fait en décrivant la mélancolie d'une fin de repas, fin de saison, fin de journée. Si la nourriture décline, l'appétit se perd, ce qui se termine est la vie, mais ne serait-ce qu'à travers la langue[5], l'écrivain du *Blé en herbe* dont Le Clézio, dans sa célèbre phrase parue dans le Monde le 25 janvier 1973, dit d'elle «Colette, c'est la vie», nous a donné maints et maints exemples de cette vitalité et nombreux sont les adhérents à cette théorie qui savourent et sentent tout ce qui se trouve à leur portée. *Carpe Diem* oblige!

---

5. «[Chez Colette] la langue n'aspire à rien d'autre qu'à épouser la cadence exacte, qu'à dégager la mélodie la plus pure. Colette palpe, caresse, hume, boit, croque (les mots)». (DEL CASTILLO, 1999: 309).

## RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

CARRAT, S. (1990): "Des goûts et des couleurs". Dans *Analyse et réflexions sur Colette. Sido et les Vrilles de la Vigne. L'hymne à l'univers*. Paris: Marketing, 90-93.

COLETTE (1923): *Le blé en herbe*. Paris: EJL-Flammarion (1994).

DEL CASTILLO, M. (1999): *Colette, une certaine France*. Paris: Stock.

LOTTMAN, H. (1992): *Colette*. Paris: Gallimard.